

Un sondage de l'I.f.o.p. vient de classer Tino Rossi en tête (avec Adamo) des chanteurs préférés des Français pour l'année 1968. En décembre, son indestructible « Petit Papa Noël » a été, une fois encore, un « hit » plus fort que Reggiani, plus fort que les Beatles, plus fort, même, que Mireille Mathieu. Bruno Coquatrix affirme qu'il l'engagerait sans hésiter pour six mois, assuré de faire, chaque soir, salle comble à l'Olympia. Aussi, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Napoléon Bonaparte à Ajaccio, Lui a demandé à Xavier Antomarchi de vous raconter l'histoire de cet empereur corse de la chanson dont les trémolos n'ont connu que des bravos et jamais de Waterloo.

TINO SANS TCHII-TCHII

En ce temps-là, les disques tournaient à la vitesse réglementaire de 78 tours à la minute. Tino Rossi chantait « Vieni Vieni », « Marinella », et il en vendait quatre cent cinquante mille dans l'année. Sans transistors, sans play-back, sans télévision et sans juke-boxes. Trente-cinq ans après, Tino Rossi chante toujours « Marinella », « Vieni Vieni », et le nombre d'enregistrements vendus chaque année a à peine diminué. Tino serait même capable de relancer « La Marseillaise », ancien best-seller qui plaît pourtant nettement moins que ses romances. Tel est son pouvoir. Cette année sera son année et celle, aussi, de tous les Corses : les fêtes du bicentenaire de Napoléon vont faire baigner la France entière dans un climat corsico-bonapartiste tout à fait propice. Tino n'était pas en baisse, loin de là,

PORTRAIT
D'UN TOUJOURS ROSSI
JAMAIS RASSIS, OUD'UN TINO
QUI VAPIANO



TINO ROSSI

mais l'Aigle impérial va le saisir dans ses serres d'or pour l'élever encore plus haut dans un soleil de victoire qui se lèvera derrière la gare d'Austerlitz. Platine ? Strontium ? Iridium ? Manganèse ? De quel métal secret est-il composé pour avoir résisté ainsi ? Cette statue intacte (à quelques éraflures près) n'a pas été ménagée en trente ans. Trenet l'a attaquée à coups de fleurs bleues ; Mariano lui a jeté des grenades (de Grenade) ; Brassens l'a bombardée de coquelicots et de marguerites ; Bécaud lui a fait éclater le bouquet d'un feu d'artifice à la figure ; Johnny Hallyday l'a noyée sous les pétales psychédéliques ; Reggiani l'accable avec des pensées. Les adversaires changent et, avec eux, les projectiles, mais, depuis 1933, Tino participe toujours à la grande bataille de fleurs de la chanson française. Les ministères s'effondrent, les trônes s'affaissent, les régimes changent : Tino ne bronche pas. La mode évolue : Tino est toujours là. Les paras s'en vont, les C.r.s. s'en viennent : Tino ne s'émeut pas. Il se continue sans se répéter et avec un égal bonheur. Empilés les uns sur les autres, les dix millions de disques qu'il a vendus à ce jour réduiraient l'Himalaya à la proportion d'une taupinière. Du haut de cette pyramide, un quart de siècle de triomphes nous contemple. Ce n'est pas sans raison que Marcel Pagnol lui avait dit : « Tu es le Napoléon de la romance. » S'il glisse parfois sa main dans l'échancrure du gilet, ce n'est pas par mimétisme insulaire, mais par crainte. Tino n'a en effet qu'une peur : celle d'être surnommé Tino Grossi. Il est gourmand et résiste mal à la fascination des figatelli et de la farine de châtaigne. Son aspect extérieur n'a aucune importance. Il a été beau, d'une beauté de carte postale, avec le profil droit meilleur que l'autre, mais beau. Toutefois, il pourrait chanter revêtu d'une armure ou de dos, l'effet produit serait le même. Les femmes font peu de cas de son physique ; c'est sa voix qu'elles aiment. Cette voix dont Georges Bernanos écrivit dans un grand mouvement d'emportement qu'elle était « le symbole de l'avachissement national », mais dont Reynaldo Hahn disait qu'elle tirait « son attrait de cette manière somnambulique, de cette simplicité poussée à l'excès avec un art probablement inconscient du modelage vocal ». Cette voix est un don

du ciel, il en est conscient mais il ne supporte pas qu'on la lui reproche : « D'accord, j'ai « la voix », mais est-ce que cela suffirait ? Reprochez-on à Brigitte Bardot d'avoir ce qu'elle a, là où elle l'a et qui fait sa gloire ? J'avais l'instrument mais j'ai su m'en servir, j'ai travaillé. »

Un médecin que Tino, enrôlé, était allé consulter, a, le premier, donné une description anatomique de ce qui n'était, jusqu'à ce jour, qu'un sortilège, Tino passe la main sur sa gorge et dit : « Ce médecin m'a regardé d'un air stupéfait. Vous voulez savoir ce qu'il a dit ? Tenez-vous bien. Il m'a dit qu'il se demandait comment je pouvais chanter. Et puis il m'a fait un dessin très compliqué pour m'expliquer que j'avais une corde vocale trop longue et l'autre trop courte, enfin que j'avais un larynx anormal. »

En termes techniques, cette fascination a une explication : la voix de velours de Tino couvre deux octaves et demie. Cette particularité lui donne un choix de nuances presque infini. D'une simple contraction, il passe de la subtile demi-teinte à un velouté irrésistible. Voyageant sans effort du mezzo-voce troublant au vibrato satiné, il utilise toutes les ressources de son incomparable clavier. Le point culminant est régulièrement atteint dans la dernière note qui est toujours un ut dièse : l'arme secrète de Tino. Sortie en se lovant de cette bouche magique, elle s'étire, se prolonge, s'attarde et meurt de langueur sur la bouche du chanteur dont les lèvres se referment comme une fleur. Il est là, sur la scène, un peu engoncé dans son costume bleu marine. Il a les mains dans les poches de sa veste, à la manière corse. Pour saluer, il a ce geste que l'on fait à Ajaccio pour dire adieu au compatriote qui s'embarque. Il ne sait pas sortir de scène, alors il court comme si on venait de l'appeler au téléphone.

Cette voix possède un tel pouvoir de métamorphose que si Tino chantait le Bottin professionnel ou le catalogue de La Redoute, les textes en seraient transfigurés.

Lorsqu'il voit ces auditoires alanguis et pâmés, il a, bien entendu, conscience de son pouvoir. Mais il ne peut l'expliquer. Gentiment, il se contente de s'excuser : « Vous savez, je n'y suis pour rien. J'ai toujours chanté comme ça. Déjà, quand j'étais petit... » Un beau matin du mois d'avril, Lau-

rent Rossi, modeste tailleur de la rue Fesch, à Ajaccio, s'en alla à la mairie déclarer la naissance de son huitième enfant : Constantin. A six mois, Constantin vagissait plus harmonieusement que le commun des bébés. A l'église Saint-Roch, il devint la vedette des enfants de chœur.

Sa carrière de chanteur, il la commença en poussant des sérénades sous le balcon des belles Ajacciennes. Mais ce n'était pas son visage que baignait le clair de lune. Dans l'ombre, il jouait les Cyrano, prêtant sa voix à des Christian au larynx moins enchanteur que le sien. Il vint sur « le Continent », sans but bien défini. Pour cinq francs il fit enregistrer sa voix dans un magasin de Marseille. Comme ça, pour voir. Et ce disque l'entraîna dans sa rotation merveilleuse.

Un jour de 1933, les Rossi reçurent une lettre de leur fils. Une photo y était jointe. « Qu'est-ce que c'est que ce costume ? », s'interrogea Laurent Rossi. Aux yeux des organisateurs du Casino de Paris, c'était un costume folklorique corse. C'est-à-dire que le beau jeune homme était affublé d'une chemise de Tzigane, de bottes de cosaque, de culottes de zouave et d'une guitare qu'il tenait alternativement comme un fusil-mitrailleur, comme le Saint-Sacrement ou comme un bébé. Les cheveux lustrés, la lèvre humide, l'œil évanescent, il incarnait la Corse dans la revue « Parade de France ». Il ne chantait que deux chansons : « O Corse île d'amour » et « Vieni Vieni ». En deux jours, il devint la nouvelle idole. Les maris faisaient des scènes de jalousie à leurs femmes, qui se pâmaient. Les foules en délire défonçaient les portes du Casino de Paris. Il ne gagnait alors que cent francs par jour. Deux ans plus tard, il repassait au Casino, en vedette cette fois-ci, et au cachet de sept mille francs par soirée.

On se battait pour recueillir un peu de ce miel qui coulait de ses lèvres. Puis on mit ce miel dans de la cire. Les « gramophones » de l'époque débitaient des « Vieni Vieni » à longueur de journée. Pendant un certain temps, Tino fit interdire le passage de ses disques à la radio : « On m'entend trop. Si ça continue, on ne pourra plus me supporter. »

En 1934, il vendit 415.000 disques, devenant le recordman incontesté du 78 - tours. Dans le monde entier, trois ou quatre chanteurs (Suite page 90.)

TINO ROSSI

(Suite de la page 72.) seulement pouvaient se vanter d'un tel engouement. On a pensé que le microsillon marquerait son déclin. En fait, il consacra sa supériorité.

Que chante-t-il depuis plus de vingt ans ? L'amour. Il suffisait d'y penser. Son répertoire comporte plus de cinquante chansons. Les titres sont différents, mais, en réalité, il n'y a qu'une chanson et quatre cent quatre-vingt-dix-neuf échos. Il a murmuré un jour « Marinella », et les échos de la vallée du sentiment ont renvoyé « Maria », « Marlène », « Angelina » et quelques autres prénoms. Il a susurré « amour », et des « toujours » ont surgi un peu partout.

Les femmes ont besoin d'évasion. Tino leur apporte le congé payé du cœur. Il les accompagne en gondole sous de doux clairs de lune. Il les conduit à l'ombre des palmiers ou au soleil des îles lointaines. Il est le magicien de tous les rivages. Il est le jardinier des mots d'amour qui dépouille le courrier du cœur dans une serre chaude. Il y a pourtant trente-trois ans que dure cet enchantement collectif et on ne voit pas de raison pour qu'il s'arrête. Aucune mode ne peut démoder Tino : le cœur et l'âme se porteront toujours aux mêmes emplacements. Son miracle vieillit avec lui. Autant dire qu'il se renouvelle. Lorsqu'il passa au Musicorama de l'Olympia, dans la foule qui remplissait la rue Caumartin une jeune fille se mit à jouer des coudes, des pieds et des poings tout en clamant : « Laissez-moi passer ! Moi, je le connais ! »

Elle brandissait un bouton que sa mère avait arraché à l'idole il y a plus de trente ans, à la sortie du Casino de Paris. Ce bouton de veston est le symbole de la pérennité de Tino dans le cœur des femmes. A soixante ans, charmant les filles des femmes qu'il faisait vibrer jadis, il peut dire : « C'est toujours moi qu'elles préfèrent ! » Ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommé « le Rudolf Valentino de la romance ». Il ne knockoute pas les cœurs. L'effet qu'il produit est au contraire lent et insidieux. Il s'infiltré par une action efficace et durable qui fait penser à une drogue. Rien d'étonnant donc à ce qu'il ait reçu des missives comme celle-ci : « Tino, ce soir j'entrerai dans le grand cercle et je tiendrai l'épée sacrée levée vers Dieu. Je suis sûre qu'après la troi-

sième invocation vous arriverez. Je pourrai alors vous serrer dans mes bras et goûter avec vous la grande extase. » Ou ce certificat de déification : « Dès que je vous écoute, j'ai envie de me prosterner. Nul doute, vous êtes au-dessus de tous les humains et je remercie le ciel chaque jour de vous avoir créé. »

Le soir où il chanta pour la première fois « Téléphonnez-moi, chérie », il fut assailli de coups de téléphone et noyé sous des cartes portant en évidence un numéro d'appel.

On a, de justesse, sauvé de la mort une demi-folle qui, depuis deux mois, n'avait absorbé aucune nourriture. Elle passait ses jours et ses nuits prosternée entre deux cierges, devant un immense portrait du chanteur.

Tino possède une impressionnante collection de clés d'appartements. Des femmes les lui ont envoyées avec des adjurations enflammées : « Je vous attendrai jusqu'à la mort. »

Quand on lui parle de tout cela, il prend un petit air gêné, se gratte le bout du nez et regarde la pointe de ses souliers pour dire en toute simplicité : « Vous savez, les femmes ne sont pas raisonnables. »

Ce tourbillon de femmes a failli l'empêcher de jamais connaître le bonheur conjugal. Sa voix, qui gagnait tous les cœurs, lui fit perdre celui de ses deux premières épouses.

La première, une violoniste toulousaine, piquait une crise de nerfs chaque fois qu'il ouvrait la bouche ou qu'elle l'entendait à la radio. Elle se mettait à sangloter et gémissait : « Tais-toi, tais-toi ». Elle était jalouse. Féroce. Et elle avoua à Tino : « Quand tu chantes, c'est à elles que je pense. » Elle s'en alla un jour, son violon sous le bras, et Tino épousa une Marseillaise. Ce fut bien pis. Elle haïssait la voix de son mari. Le malheureux ne pouvait même plus fredonner en prenant son bain. Tino abandonna cette furie à l'oreille inculte et attendit l'amour que l'on dit aveugle et qu'il espérait sourd.

Le 14 juillet 1948, à Cassis (Var), il épousa une danseuse de dix-huit ans : Lilia Vetti. Il l'avait connue à Aix-les-Bains, où ses entrechats alternaient avec le tour de chant de Tino. Lilia Vetti est très belle et intelligente. Elle sait qu'elle a épousé deux hommes : Tino Rossi et son mari. Cette distinction a comblé Tino. En vrai Corse, il répugne à parler

de sa vie privée et, quand il parle de lui-même, il le fait habituellement à la troisième personne. Il dit par exemple : « Tino Rossi ne chanterait pas cette chanson. » ; ou : « Je ne sais pas si c'est bien dans le genre de Tino Rossi. » Après tout, il est possible qu'il veuille traiter avec respect ce personnage légendaire que le public de Marseille accueille en criant : « Tino, tu es le roi ! »

Pour ses compatriotes corses, il est aussi célèbre que Napoléon. Avec une supériorité sur l'autre grand homme : il a su conserver ses conquêtes.

Chaque fois qu'il se rend à Marseille Tino Rossi va se recueillir sur la tombe de Vincent Scotto. Il n'oublie pas la part que le compositeur a jouée dans son succès. Scotto avait dit au débutant : « Si vous ne chantez pas l'amour, ne chantez pas. » Il lui fit des chansons sur mesure. Malgré sa voix, Tino ne serait peut-être pas devenu ce qu'il est sans « Vieni Vieni », « Marinella », « Tchi-Tchi », « C'est à Capri », « Mary-Lou », dont l'enregistrement est maintenant introuvable. Tino a retenu les leçons du Francis Lopez de l'époque et, lorsqu'il parle de Scotto, dit : « Vincent avait plus de talent que Schubert. »

Ceux qui n'aiment pas Tino Rossi prennent ce jugement comme étalon pour affirmer : « Vous voyez comme il est bête ! ». Tino n'est pas bête. Tout simplement, il n'est pas doué pour la conversation. Ses amis intimes savent pourtant qu'il sait être très drôle. Souvent se révèle un Tino volubile et plein d'aisance, qui ne commence plus par « vous savez » des phrases qu'il n'achève pas. Il fait même des « mots ». Par exemple, c'est lui qui a dit « Le chêne est l'arbre le plus complet. Il donne le bois pour les meubles, les fruits pour les bêtes et les feuilles pour les généraux. » Il raconte qu'il a refusé de chanter « Le Cor », qui évoque Roland à Roncevaux, parce que c'est « une chanson de gestes ». Entendant Marlène Dietrich interpréter « Sur deux notes », il a constaté, avec un sourire : « La plus belle du monde ne peut donner que le la. » C'est de lui : « La Corse c'est le pays où, quand on avance, le travail recule. » Une seule fois, il a fait de l'esprit en public, à Deauville, pour un gala, où il murmura à l'une des assistances les plus chics du monde : « Ce soir je chan- (Suite page 103.)

TINO ROSSI

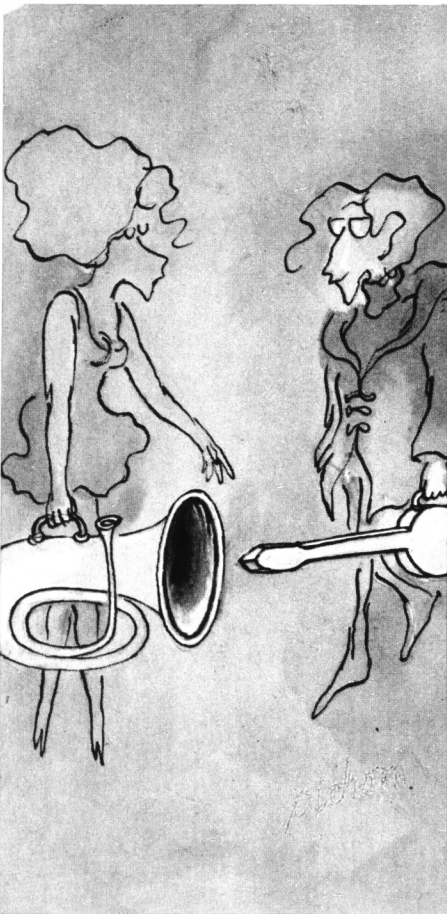
(Suite de la page 90.) terai en toute simplicité, sans faire de Tchi-tchi ». Très riche, heureux en famille, irrévérablement célèbre, Tino s'oblige à ne pas oublier qu'il est le fils de Laurent Rossi, un modeste tailleur d'Ajaccio, et qu'il a réussi parce que la nature lui a donné une voix miraculeuse. S'il avait échoué, il aurait repris tout simplement le bateau pour Ajaccio, sans aucune amertume. Il est le grand frère qui s'est fait une bonne situation sur le Continent.

Après la mort de son père, Tino fit comme tous les Corses qui ont réussi : il fit venir sa mère à Paris. Elle l'accompagnait partout et l'appelait « Tintin », son nom d'enfant. Lorsqu'il chantait, elle était toujours au premier rang. Elle mourut en 1951 : ce fut le seul grand chagrin de la vie de Tino. C'est sa maman qui lui avait appris sa première chanson. Un cantique : « Dio vi salvi Regina ». Tino ne le chante plus en scène : il a peur de pleurer. Il a le sens de la famille. Il envoie régulièrement des jouets à ses filleuls en Corse : ils sont deux cents. Cela le rend heureux. Car les joies

et les distractions de Tino sont simples. Il est le plus pantouflard des chanteurs de charme. Pas d'excentricités, pas d'excès. Il ne sort le soir que s'il y est vraiment obligé. Il évite les cocktails, les galas et les réceptions. Dans son appartement de Neuilly (que Stavisky habitait avant la guerre), il s'est entouré d'ivoire et de meubles rares. Tout en avouant qu'il n'y comprend rien, il a des tableaux modernes. Non pour faire des placements d'argent, mais, simplement, parce qu'ils lui plaisent.

Sait-il que sociologues, psychologues, sorciers des motivations, experts en marketing, exégètes et ethnologues se sont penchés sur son cas ? Dans l'un de leurs travaux on peut lire ceci : « Cette demande de rêverie à bon marché est très vaste et il y aurait injustice à forclure de l'art les personnages qui s'y livrent. Le rôle de ceux qui entretiennent le sentiment du beau par des moyens qui peuvent être frelatés mais qui gardent une certaine authenticité, est légitime. Ils sont dans le vestibule de l'art, mais ils appartiennent à l'art lui-même. Même si Tino Rossi chante des choses stupides, un amateur délicat peut arriver à mettre entre parenthèses cette bêtise et à ne prendre en considération que le charme. L'important, c'est de montrer comment un phénomène humain, tel que celui qu'illustrent les chansons de Tino Rossi, peut avoir de l'emprise sur une âme en éveillant tout un monde de sentiments et de rêveries. »

Et au sujet de son succès auprès des femmes : « Il y a à la base, dans les régions les plus élémentaires de l'art, des réactions très instinctives et en partie biologiques, à certains timbres, couleurs, etc. Par exemple, l'accord parfait est le plus agréable à l'oreille. Mais c'est l'Abc de l'art, il appartient à l'hédonisme artistique — ce qui plaît aux sens. Ensuite, il ne compte plus, on passe à des exigences plus hautes. Dans cet ordre d'idées le talent de Tino Rossi est d'une qualité supérieure et on peut l'accepter, même si l'on a des exigences artistiques. Cependant l'influence de Tino Rossi sur les femmes peut participer de réactions plus élémentaires encore. Un disciple de Pavlov n'a-t-il pas fait saliver des chiens en leur faisant entendre le ré bémol ? » Et Tino Rossi rejoint la pensée de ces hommes de science quand il dit : « Je reprends le collier. » *Xavier Antomarchi.*



PICHON

AVIS AUX COLLECTIONNEURS DE « LUI »



« Lui », le magazine de l'homme moderne, vient de publier son neuvième album collection avec couverture cartonnée en couleur où se trouvent reliés trois de ses meilleurs numéros épuisés. Cet album est en vente chez votre marchand de journaux habituel au prix de 5 F. Vous pouvez le réclamer dès aujourd'hui. Vous pouvez aussi recevoir les autres albums collection en envoyant pour chaque exemplaire 5 F (plus les frais d'expédition de 2 F pour la France et de 5 F pour l'étranger) à : « LUI », PRESSE-OFFICE, 65, Champs-Élysées, Pars-8°. C.C.P. 20-602-77.